
M A N U S C R I T

TROIS DOIGTS AU-DESSOUS DU GENOU

de Tiago Rodrigues

traduit du portugais par Thomas Resendes

cote : POR22D1286

année d'écriture de la pièce : 2012
année de traduction de la pièce : 2022



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Ce collage de Tiago Rodrigues est issu des rapports de censure théâtrale écrits par le Secrétariat National de L'Information de la Culture Populaire et du Tourisme, entre 1933 et 1974. Il comprend aussi des fragments d'œuvres censurées des auteurs August Strindberg, Tennessee Williams, Henrik Ibsen, António Lopes Ribeiro, Molière, William Shakespeare, Aristophane, Bernardo Santareno, Harold Pinter, Alfred Jarry, Edward Albee, Oscar Wilde, Jean Racine, Anton Tchekhov, entre autres ; ainsi qu'une citation d'un discours d'António Oliveira Salazar.

Trois doigts au-dessous du genou a été créé le 29 mai 2012 à Lisbonne, dans le cadre du Festival Alcantara, au Studio du Teatro Nacional D. Maria II. La pièce est jouée par Isabel Abreu et Gonçalo Waddington dans une mise en scène de l'auteur, produite par la compagnie Mundo Perfeito. Les recherches documentaires ont été effectuées aux Archives Nationales de Torre do Tombo, en collaboration avec Joana Frazão. La chanson originale du spectacle a été composée par Marciá Santos, à partir de passages censurés de plusieurs pièces de théâtre.

Entrée du public.

Le rideau se lève.

Entre Antoine et plusieurs citoyens, portant le cadavre de César.

Lady Windermere, à table, dispose des roses dans un vase bleu.

Entre Xanthias, monté sur un âne.

Le rire des femmes retentit, les lumières s'allument sur scène.

Bérénice entre.

Le Roi se présente aux portes du palais.

Le Messager entre.

Mademoiselle Julie entre, désagréablement surprise.

Il entre, la chemise déchirée.

Mademoiselle Julie sourit.

Ils pleurent.

Ils sourient.

Ils s'étreignent, ils s'embrassent.

Ils se déshabillent.

Une porte claque.

Silence.

Ils ne bougent plus.

Agitation dans la salle.

GONÇALO. – Cette pièce n'a pas été approuvée.

ISABEL. – Cette pièce est politiquement tendancieuse.

GONÇALO. – Cette pièce est immorale.

ISABEL. – Cette pièce n'aura aucun succès.

GONÇALO. – Cette pièce est indécente.

ISABEL. – Cette pièce s'adresse à un public très restreint.

GONÇALO. – Cette pièce n'est pas recommandée aux familles.

ISABEL. – Cette pièce se veut être une comédie, mais elle donne plus envie de vomir que de rire.

GONÇALO. – Assez pauvre sur le plan littéraire, elle n'a pas d'autre objet que de faire de la politique.

ISABEL. – C'est une apologie de l'adultère.

GONÇALO. – Cette pièce s'en prend aux institutions sociales. Elle invoque des répressions et des persécutions politiques imaginaires.

ISABEL. – Elle est obscène. Pacifiste. Subversive.

GONÇALO. – Elle est trop longue et gagnerait à être coupée.

ISABEL. – Certains passages sont trop sensuels.

GONÇALO. – Elle va ennuyer les gens.

ISABEL. – C'est une pièce d'excellente qualité, mais nous craignons que le public de notre pays ne soit pas prêt à la comprendre.

GONÇALO. – Elle est hautement répréhensible.

ISABEL. – Elle est très faible.

GONÇALO. – C'est un chef-d'œuvre de la littérature mondiale, mais nous pensons qu'elle ne sera pas mise en scène avec de bonnes intentions.

ISABEL. – Cette pièce se moque de l'Église.

GONÇALO. – Elle est sarcastique.

ISABEL. – Elle a trop souvent recours au langage populaire.

GONÇALO. – Elle flatte nos plus bas instincts.

Elle sort, en pleurant.

ISABEL. – Le jeu et la mise en scène auront sans doute un rôle très important, ils peuvent varier le sens de la pièce.

Il entre côté cour, abattu de douleur.

GONÇALO. – Les acteurs sont exceptionnels, mais pas toujours.

ISABEL. – Un acteur tombe dans l'exagération dans certaines scènes les plus délicates.

GONÇALO. – L'actrice abuse de poses provocantes.

ISABEL. – C'est une pièce sur la fragilité humaine, malheureusement sa fin n'est pas heureuse.

GONÇALO. – La mise en scène dénature complètement le sens du texte original.

ISABEL. – La scénographie ne répond à aucune autre logique que celle de la satire la plus éhontée.

GONÇALO. – La mise en scène manque d'élégance.

ISABEL. – Elle fait trop directement allusion aux événements politiques actuels.

GONÇALO. – Les costumes du corps de ballet sont inadmissibles.

ISABEL. – Son indéniable valeur dramatique ne peut l'emporter sur la bassesse de l'intrigue.

GONÇALO. – Dès le début, on ne comprend pas de quoi il s'agit. Au fil de la représentation, on est très souvent contrariés.

ISABEL. – Le dénouement n’offre aucun espoir.

GONÇALO. – Ce serait une erreur d’autoriser la représentation de cette pièce au Portugal.

ISABEL. – Mon noble seigneur...

GONÇALO. – Je désapprouve cette pièce que je trouve inappropriée.

ISABEL. – Mon noble seigneur...

GONÇALO. – Les coupes suivantes doivent être respectées.

ISABEL. – Votre Excellence Monsieur l’Inspecteur...

GONÇALO. – Que dis-tu, Iago ?

ISABEL. – Quand vous faisiez la cour à Desdémone, est-ce que Michael Cassio était au courant de votre amour ?

GONÇALO. – Oui, depuis le premier jour. Pourquoi cette question ?

ISABEL. – Mais, pour clarifier ma pensée. Je n’y vois aucun mal.

GONÇALO. – Et quelle est ta pensée, Iago ?

ISABEL. – Je ne pensais pas qu’il connaissait Desdémone à ce moment-là.

GONÇALO. – Si ! Il était même bien souvent notre intermédiaire.

ISABEL. – Vraiment ?

GONÇALO. – Vraiment ? Oui, vraiment. Quel mal y-a-t-il ? N’est-il pas honnête ?

ISABEL. – Honnête, monseigneur ?

GONÇALO. – Honnête, oui. Honnête.

ISABEL. – Monseigneur, pour ce que j’en sais...

GONÇALO. – À quoi penses-tu ?

ISABEL. – Ce que je pense, mon seigneur ?

GONÇALO. – « Ce que je pense, mon seigneur ? » Pardieu ! il fait écho à mes paroles comme s’il y avait dans son esprit un monstre trop hideux pour être montré.

ISABEL. – Un monstre trop hideux pour être montré.

GONÇALO. – Un monstre trop hideux pour être montré. Tu sembles vouloir dire quelque chose. Si tu tiens à moi, révèle-moi tes pensées.

ISABEL. – Mon bon seigneur, pardonnez-moi. Quoique je sois tenu envers vous à tous les actes d’obéissance, je ne le suis point à ce dont les esclaves mêmes sont exemptés. Révéler mes pensées ? Supposez qu’elles soient viles et fausses ; et quel est le palais où n’entrent pas quelques fois des choses immondes ? Il arrive souvent, comme c’est le cas ici, que la mise en scène d’une pièce respecte les apparences, sans dire ou montrer quoi que ce soit de critique ou d’offensant, mais tente insidieusement de semer le doute dans l’esprit du public. Tout est dissimulé, de sorte qu’il est difficile de prouver le contraire, mais l’intention est là.